

Reverdir

JÉRÔME MEIZOZ

Avances

Elle se dit que, depuis quelques temps la mort lui fait des avances, elle le sent dans les articulations, aux vertiges des premiers pas, elle le sent le matin, à l'envie irrépessible de dormir qui la prend en pleine journée. C'est la première fois qu'elle songe à cela, jusqu'ici elle esquivait bien sûr, très occupée, active, toujours à vélo, au jardin, chez des amis, et les voyages bien sûr, deux par an avec les cars Chabard, elle a vu Petra, Marrakech, Palerme, le cabotage sur la côte turque, la mer de Marmara elle avait aimé ce nom, et parfois des croisières, même ses enfants trouvent qu'elle devrait se reposer un peu.

Songeant à ces avances répétées, elle se dit que tout le monde, depuis son enfance, lui a donné une image effroyable de la mort, décrite comme la perte absolue, le défilé d'angoisse, la solitude glacée. Le mot fait peur autant que la chose, pour en parler, on se contente d'un vague «il est parti hier soir...». Si quelqu'un «décide de nous quitter», on tait le mot direct, honteux. Par peur de donner des idées à d'autres! pense-t-elle. Et si les avances de la mort concernaient un bien qu'on ne savait pas reconnaître?

Elle n'avait jamais pensé à la fatigue de vivre, mais c'est bien de cela qu'il s'agit. Sans tristesse ni déprime, juste un état de fait, comme après une longue journée au potager. Dormir, toutes pesanteurs, toutes douleurs abolies. Flotter dans un néant agréable d'autant, se dit-elle, qu'elle y rejoindra peut-être les autres, celles et ceux qu'elle a perdus, bien plus nombreux que les vivants qui l'entourent, à l'absence desquels elle n'a pu s'accoutumer. Elle leur parle, bien sûr, les perçoit très proches, peut-être dans le corps nerveux des oiseaux, dans leurs chants qui ont l'air parfois de s'adresser à elle, mais on ne sait pas. Au cimetière, elle rencontre un voisin plus âgé et entre deux arrosoirs (elle se dit que décidément, les morts ont soif), elle lui demande en indiquant le ciel: *Tu crois qu'il y a quelqu'un là-haut?* L'autre dépose son arrosoir: *Ça alors, je n'en sais rien, mais je n'exclus pas une agréable surprise!*

Elle songe qu'elle va retourner dans une sorte de poche, celle de la conscience universelle dont sa naissance l'a chassée pour en faire un individu. Depuis, elle s'y débat comme un beau diable, pour défendre son nom, s'inventer une personnalité, prouver de quoi elle est capable, trimer du matin au soir, enfanter d'autres individus, les livrer tout frais à l'état séparé, aux lois du corps. Elle préférerait ne pas, mais c'est ainsi pour le moment. Elle remonte sur son vélo, légèrement déséquilibrée par le panier de fraises qui pend au guidon. Il est grand temps de les mettre au sucre.

Tirés d'affaire

La maison profonde n'appartient pas qu'aux créatures rampantes, araignées, chats et souris, humains bien sûr! Elle attire de loin les aériennes, mouches et moustiques, abeilles et guêpes, passereaux de toutes sortes qui tâtonnent le long des falaises de brique, cherchent les poches d'eau ou d'ombre, ciblent les fleurs en grappes de la glycine.

Tandis que mes cheveux déjà blancs tombent sur le clavier, il y a urgence à saisir sur le vif ces créatures, les glisser dans les phrases et, tous ensemble, nous tirer d'affaire. Sur le balcon, j'ai déposé des graines avant de me replier derrière la fenêtre. Mésanges et moineaux en nombre, tout vibrionnants dans l'arbre d'en face, attendent le retour au calme – c'est-à-dire, pour eux, la disparition du bipède géant sans ailes ni chant, exfiltré hors de leur monde de furtifs, de vigilants – pour envoyer un, deux, trois éclaireurs.

Ils tournoient au-dessus de la précieuse manne, évaluent, s'entraînent au décollage d'urgence le bec rempli et d'un coup, une armée de l'air s'abat en escadrille sur le réservoir

calorique qu'elle guettait, avide, à sept mètres réglementaires. Commence une sorte de sarabande nerveuse (qui ne cessera que l'assiette vide) pour prélever au plus vite, et sans pouvoir la savourer, chaque graine.

Les passereaux vivent trop dangereusement pour jouir du paysage en picorant, seuls les grands prédateurs, hommes et autres fauves, se prélassent au festin. Méthodiques et frères oiseaux, économes et curieux, instruits aveuglément par les millénaires.

Nous retenant à table, devant l'assiette, tant que des grains de riz y traînaient encore, père disait:
– Il en reste assez pour une poule !

Dans le rang

Il a décidé de rentrer dans le rang, parmi les bêtes. Il pense à François d'Assise, aux fresques anciennes sur les murs, peintes pour toujours, leur grand bleu autour du saint faisant le geste de semer les graines ou la parole. Mais lui n'a rien d'un saint et ne sait plus prier. Forcé alors d'inventer un jeu, une façon d'ordonner les choses. Au milieu du verger, près des ruchers, il repère un héron, la patte repliée en attente du prochain pas (cela peut durer une heure). Hiératique, égyptien, le bel oiseau sait se faire oublier de ses proies et de ses prédateurs.

Il s'arrête au pied d'un arbre, une jambe légèrement pliée, renonce à tout mouvement. Commence une sorte d'exercice, faire le héron, absolument immobile et sans intention. Le silence s'installe qui l'engourdit progressivement. Les minutes passent, il ne perçoit plus que sa respiration, une légère buée aux lèvres. Seuls ses yeux mobiles persistent à tout capter. Pour le reste, rien. Rien. La conscience du temps s'effiloche, comme l'idée d'urgence ou de préoccupation. Il ne sent plus sa jambe gauche, ce poteau fiché dans le sol. Tiens, se dit-il, me voilà comme un arbre, je m'enracine, et si c'était dangereux?

Tout autour, oiseaux, abeilles et mouches reprennent les trajets interrompus à son arrivée. Le vivant vaque à ses petites affaires. Du temps passe encore, sans mesure possible. L'homme, lui, n'existe plus pour eux, avalé par le verger. Intrus soustrait, effacé. Vient la peur, et s'il allait se dissoudre? Mais il tient bon, comme une sentinelle dans les anciennes guerres. Le héron pose enfin sa patte immémoriale.

Rien, encore rien.

Une mésange s'approche, il n'avait jamais vu de si près ce bleu cendré, ce jaune, ce liséré noir. À ses pieds une merlette picore. Trois abeilles explorent le col de sa veste, minutieusement. Reprennent peu à peu les chants qui s'étaient tus dans le pré. Parce qu'il s'est amoindri, tout a recommencé.

Jungle ou jardin

Onctueuse limace,
lente comme le cauchemar
souple et crémeuse
bataillon prolifique
toujours en escalade
insensible à l'évolution
sur la cime des salades

Onctueuse limace
avide et toujours pleine
de jeunes courges
tu plonges dans l'amère
offrande du jardinier :
l'assiette de bière
tu exultes
t'y tortilles en grimaces
et en meurs.

biblio

Le Hameau de personne

Roman, Ed. Zoé, 2025.

Malencontre

Roman, Ed. Zoé, 2022.

Haute trahison

Monologue, Ed. la Baconnière, 2018.

Faire le garçon

Roman, Ed. Zoé, 2017.

Séismes

Récits, Ed. Zoé, 2013.

Fantômes

Récits, illustr. par Zivo, Ed, d'en bas, 2010.

Père et passe

Ed. d'en bas / Le Temps qu'il fait, 2008.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de la Fondation C. F. Ramuz.



bio

JÉRÔME MEIZOZ, né en 1967 en Valais, vit à Lausanne où il est professeur de littérature française à l'université. Après ses études de lettres, il a étudié la sociologie à Paris, suivant les cours de Pierre Bourdieu.

Son premier récit, *Morts ou vif*, a reçu la mention «Livre de la Fondation Schiller Suisse 2000». En 2005, il est lauréat du Prix Alker-Pawelke de l'Académie suisse des sciences humaines (ASSH). Auteur d'essais de critique littéraire, notamment *Postures littéraires: Mises en scène modernes de l'auteur* (Slatkine, 2007), il publie également des recueils de brefs récits et des romans, souvent d'inspiration autobiographique (bibliographie sélective ci-contre). *Faire le garçon* a été récompensé en 2018 par un Prix suisse de littérature et nominé pour le Prix du public de la RTS. **CO**